

LES BIFFURES DE CHRISTINE

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2017

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-perse.fr

Frédéric Dugad

Les biffures de Christine

Roman

Éditions Persée

À Christine

Très proches se suivent différentes lettres manuscrites, écrites d'un trait tantôt assez fluide, tantôt tremblotant, en rouge, avec un stylet, sur une feuille de papier beige, à l'écran d'une mini-tablette informatique...

À l'intérieur d'un grand salon occupant tout le premier étage d'une maison, où la décoration mêle un style assez désuet à une architecture moderne, une femme, Christine, les trente-six ans vaguement dépassés, encore très belle, mais avec de longs cheveux bruns d'adolescente, vêtue d'un jean et d'une chemise rouge, est assise sur le canapé. Au départ, seul son profil gauche se laisse voir. Par les grandes fenêtres du salon, le noir nocturne, qui dehors cerne la demeure, semble aspirer à immerger l'intérieur.

Christine s'apprête de nouveau à écrire, sur ses genoux, sur sa mini-tablette recouverte d'un étui imitation croco de couleur rose fuchsia. Elle tient dans sa main droite le stilet, qu'elle manipule et sur lequel elle fait glisser délicatement son pouce. Sa pose, ses légers mouvements et son regard insinuent une très grande charge émotionnelle, et beaucoup de tendresse, que seuls de très légers à-coups nerveux de la main viennent définitivement trahir. Se distinguent tout juste, sur la partie visible de son visage, quelques fines rides naissantes près de l'œil, et surtout une intériorité assez triste à laquelle vient s'ajouter, l'espace de quelques secondes, un sourire à peine perceptible qui ne suffit pas à illuminer son visage, malgré son étincelante pupille vert bleu.

Dans le salon formant la pièce unique de l'étage où elle se trouve, les parois sont peintes de couleur violette, au chiffon. La maison, aux fondations de pierre, est centenaire, une pesanteur certaine en émane. Et ici, comme en d'autres lieux extérieurs, les murs, les parquets, exception faite de quelques rares craquements, sont plutôt silencieux, ils ne s'expriment pas. Pourtant, là, s'ils le pouvaient, probablement éruciteraient-ils quelques mots qui prendraient forme de cris...

Alors que Christine commence à faire glisser la pointe de son stilet, pour entamer un nouveau paragraphe, son écriture verte s'inscrit sur la feuille de la

mini-tablette. Elle lit les lettres, les chiffres, les syllabes, les mots, les dates, dans ses pensées, au fur et à mesure de leur inscription :

Le 27 mars 2014 : Aujourd'hui, je suis retournée voir les créatures... se dit-elle d'une voix intérieure fluette et susurrante.

En lisière d'une forêt dense et enveloppante, au centre d'équitation de la petite commune de Bois-le-Roi, Christine arrive à vélo près d'un vaste enclos où se prélassent une dizaine de chevaux de couleurs et de pedigrees différents. Le temps est ensoleillé sans que la température soit particulièrement élevée, un vent léger agite les herbes et les branches. Elle est vêtue de son jean et de sa chemise rouge, et porte, arrimé sur ses épaules, un sac à dos d'écolier beige brodé de quelques motifs très juvéniles.

Certains des chevaux broutent, d'autres se frottent l'un contre l'autre. Christine les observe un moment, adossée à la barrière, son vélo à bout de bras. Son regard semble plus longuement s'attarder sur un cheval à la robe truitée. Puis, elle marche à côté de sa bicyclette, et contourne ainsi l'enclos pour se rapprocher des bêtes. Elle les contemple à travers les arbres. Elle voit l'étalon blanc tacheté de noir secouer sa crinière, l'œil orienté vers elle. Après avoir de nouveau enjambé son vélo, et alors qu'elle se met à pédaler, quatre chevaux courent pour la suivre, tandis qu'elle progresse. L'animal à la

robe truitée, d'abord assez discret parmi les autres coureurs, mais ayant toujours un regard assez soutenu vers elle, se rapproche de plus en plus de la barrière au cours de l'avancée, jusqu'à finir par mener le petit attroupement.

À travers l'ouverture de la porte d'accueil de l'écurie, à l'intérieur du lieu, Christine fait face à un homme, Frédéric. Apparemment plutôt avenant et sympathique, il n'est ni vraiment maigre ni vraiment costaud. Il approche la quarantaine, porte des lunettes, des cheveux courts et un bouc. Sa tenue est entièrement faite de jean bleu délavé. Le tout suggérant plus l'artiste-peintre que l'écurier. La pièce est une sorte de petite cabane en bois avec, derrière Frédéric, accrochées au mur tout proche, trois reproductions, photographique, graphique et picturale, de chevaux cabrés, retournés sur le dos, ou agitant leur crinière. L'un et l'autre échangent quelques mots, puis elle signe un chèque qu'elle a déjà commencé à remplir. Elle le lui tend, d'une main prudente, qu'elle retire rapidement, alors qu'il a saisi le document. Sur une petite étagère, contre elle, en léger contrebas du comptoir entre eux, elle a posé son portefeuille. Ils se disent au revoir sans se serrer la main. Christine oublie le portefeuille sur l'étagère. Elle se dirige vers la porte de sortie de l'accueil, l'air quelque peu planant, Frédéric la regarde s'éloigner et passer la porte.

...J'en vibre toujours autant... poursuit-elle, écrivant.

Christine, seule, est maintenant couchée dans un champ d'herbes hautes, entouré de forêt, les yeux fermés. Elle porte sur sa chemise rouge un pull-over marron. Près d'elle, dans l'herbe, sont posés son sac à dos et son vélo. Le vent fait bouger légèrement, puis plier un peu, la verdure devant son visage, jusqu'à le frôler, puis le toucher. Ses cheveux volettent et ses paupières closes tremblent imperceptiblement. Elle est pensive.

...Alors, je me suis enfin décidée à aller m'inscrire...

De loin, Christine allongée sur son canapé de salon, sur sa joue droite, continue à écrire dans son journal intime sur la mini-tablette, qu'elle tient d'une main, suspendue en l'air devant ses yeux. De son visage, tout sourire même léger a disparu. Maintenant il laisse entrevoir, exclusivement, une mélancolique intériorité.

...Mais ce soir... de nouveau... enchaîne-t-elle dans son texte.

Christine, vêtue d'un fin blouson sur son pull-over marron, son sac à dos solidement plaqué aux omoplates, pédale, ralentit, puis descend de son vélo. La lumière bleue du soir imprègne l'atmosphère. Elle revient chez elle, à l'autre bout de la commune de Bois-le-Roi. Elle a encore les cheveux tout ébouriffés de sa halte dans la clairière. Un vent léger frémit dans ses mèches. Ses yeux

brillent comme si elle sortait d'un léger état de spleen. Elle marche à côté de son vélo jusqu'à une propriété, sur la droite, où elle demeure. Elle pose sa monture dans le jardin, près de l'escalier extérieur. Elle ôte son sac à dos comme pour se décharger d'un poids trop oppressant. Elle emprunte l'escalier qui mène à l'entrée de sa maison. Le pavillon est assez vaste. Sur la façade latérale, plusieurs portes-fenêtres sont entrouvertes. Christine se recoiffe un peu, glissant ses doigts dans ses cheveux. Elle en fait tomber quelques brins d'herbe. Puis, elle rajuste sa chemise rouge. Devant la porte, son expression se durcit, elle marque un temps d'hésitation, puis entre. Le claquement de la porte qui se ferme derrière elle, assomme.

Le vrombissement du moteur d'une voiture approchant se fait entendre, et s'arrête soudainement, tout près.

Puis, à travers l'une des portes-fenêtres se perçoit l'intérieur de la maison – peinturluré de la même façon que le salon –, au premier abord exempt de toute présence humaine. Mais une résonance de pas révèle quelqu'un descendant précipitamment un escalier. La voix d'un homme émet un :

— Merde, alors ! T'étais où encore ? ?

Les pas se sont tus. Puis, derrière la porte-fenêtre la plus à gauche, très légèrement entrebâillée, un homme nerveux et charpenté comme un épicea courbé apparaît par la droite, au fond de la pièce, et dit, en s'adressant

vers la gauche, à Christine qui a disparu derrière le mur :

— Tu fais chier ! J't'avais dit qu'j'voulais pas t'voir rentrer à des heures pareilles.

À travers la même porte-fenêtre se distingue Christine, qui passe de gauche à droite. Elle ne porte plus son blouson et, alors qu'en avançant elle longe la vitre entrebâillée, elle finit par disparaître derrière le pan de mur.

— T'assumes... t'assumes jamais... dit-elle.

Elle s'arrête quelques instants, dans l'élan, prenant conscience du paradoxe, dangereux pour elle, à formuler ainsi et à aller plus loin, puis :

— ...ce que tu me dis... Jusqu'au bout... enchaîne-t-elle quand même. Tu m'as pas parlé de trouver des trucs à faire juste pour pouvoir mieux me le reprocher après ?

— Ah ! dit le mari, qui comprend enfin de quoi il s'agit. Puis il ajoute : Mais même !

Christine, sur un ton prudent et un tantinet plaintif :

— Qui pourrait imaginer que c'est forcément dans des horaires de bureau, à part toi ? Je faisais...

Elle réfléchit, se demandant s'il est judicieux de lui indiquer, puis :

— ...d'équitation ! Pas de quoi affoler...

Elle hésite... Et prononce finalement la fin de sa phrase d'une petite voix :

— ...une mouche !

Elle reste estomaquée et un peu apeurée par ses propres mots.

— De... ?

— Un cours d'équitation. Disons, l'adhésion, spécifie-t-elle. À travers une deuxième porte-fenêtre de la maison, encore plus éloignée de la porte d'entrée, Christine continue à avancer, puis s'arrête pour enlever son pull-over marron et le poser sur une chaise qui est contre la table de la salle à manger.

— J't'ai dit que j'veux pas que tu rentres après dix-neuf heures !

Christine se retourne vers son mari. Médusée, comme si elle n'avait encore jamais entendu cette demande précise de son époux, ou comme si elle ne s'en souvenait pas, elle répond :

— Ah ?

Elle continue à avancer un peu dans la profondeur, sur la droite. Elle passe sa main, pour épousseter des bibelots posés sur une étagère du mur du fond.

Il insiste, d'un ton péremptoire :

— Tu comprends quand j'te parle ?

Elle se retourne vers lui et le regarde, ahurie. L'idée qui domine en elle est qu'elle n'a encore jamais entendu cette exigence particulière de sa part. Puis, elle continue à avancer et disparaît derrière un autre pan du mur, avant de répondre, la voix à peine tremblante :

— Non !

À travers la deuxième porte-fenêtre, le mari passe d'un pas vif de gauche à droite avant de disparaître, lui aussi, derrière le mur. Puis, le bruit d'une gifle résonne, accompagné d'un « Aïe ! ».

Puis, une autre gifle.

— Tu fais mal ! dit-elle, plaintive.

Puis, un coup retentit.

— АЇАH ! crie-t-elle.

Alors, s'installe un désespérant silence.

Un peu loin, de dos, Christine, seule dans le salon, est assise sur le canapé et fait face à la petite table sur laquelle se trouve sa mini-tablette informatique. Elle porte toujours sa chemise rouge. De sa main droite, elle agite nerveusement le stylet entre son majeur et son index.

Elle est de plus en plus proche, et dans le reflet de la fenêtre qui est à proximité d'elle peut s'apercevoir son autre joue, la droite, portant une marque très nette de coup. Son expression générale montre une impassibilité froide, dirigée par une forme de stoïcisme intérieur.

Et, dans cette maison, effectivement, les murs et les parquets, exception faite de quelques bruissements, semblent silencieux, incapables de communiquer. Ici, pourtant, s'ils le pouvaient, leurs mots seraient certainement de vibrants appels de détresse. À la façon d'un buvard hypersensible qui capte en ses fibres les moindres afflux, ils sont les premiers réceptacles des pensées et de la souffrance des êtres qui vivent